



## SUR L'ORIGINE PRÉSUMÉE DU FRACTIONNEMENT DIALECTAL DE LA LANGUE BASQUE

Hector IGLESIAS\*

[h.iglesias@biarritz.fr](mailto:h.iglesias@biarritz.fr)

### Les limites dialectales du nord de la péninsule Ibérique

Le sujet concernant la « basquité » originelle des **Caristii** et des **Varduli** ou, si l'on préfère, la « basquitude » première des Biscariens et des Guipuzcoans de l'Antiquité, n'a jamais été véritablement résolu. Adolf Schulten<sup>1</sup>, un savant du XX<sup>e</sup> siècle, fut l'un des premiers à défendre l'idée selon laquelle les Caristes et les Vardules, et accessoirement les **Autrigones** ou **Autricones**<sup>2</sup> (les Autrigons de l'époque romaine habitaient, entre autres, les actuelles **Encartaciones** biscariennes, la partie orientale de l'actuelle province de Santander ou communauté de Cantabrie, la partie nord-est de la province de Burgos et les actuelles municipalités d'Alava appelées Artziniega, Aiara, Gobiaran, Lantaron, Añana, Erriberagoitia, Erriberabeitia et Armiñon<sup>3</sup>) et les **Berones** (c'est-à-dire **grosso modo** les actuels habitants de la Rioja) n'étaient pas des « proto-basquophones » mais des peuples d'origine « proto-indo-européenne » ou, tout au moins, des peuples parlant une langue indo-européenne. Ce sont les

---

\* Membre associé d'IKER, Centre de recherche sur la langue et les textes basques, Baiona / Bayonne. IKER (radical d'**examiner** en basque) est une unité mixte de recherche (UMR), membre de la fédération **Typologie et Universaux linguistiques** du CNRS, spécialisée dans l'étude de la langue et des textes basques.

<sup>1</sup> Schulten, A., 1927, « Las referencias sobre los Vascones hasta el año 800 después de J.-C. », **Revue Internationale des Etudes Basques XVIII**, 2, pp. 225-240, voy. principalement pp. 239-240.

<sup>2</sup> On sait que les noms de fleuves et ceux des villes les plus importantes de la Gaule, notamment de la région située au Sud de la Seine sont des noms, non pas celtiques, mais préceltiques et probablement des noms ibères ou « ibéroïdes », en tout cas certains se retrouvent dans la péninsule Ibérique depuis la plus haute antiquité. Ainsi les deux plus grandes villes de la Celtique, à savoir **Auturicum** / **Autricum** (act. Chartres) et **Avaricum** (act. Bourges), étaient redevables de leur nom très probablement aux populations du substrat, comme cela était également le cas de celui de **Vesuna** (act. Périgueux), nom dérivé d'une divinité ibère. En ce qui concerne le nom préceltique de Chartres, **Autricum** / **Auturicum**, il est identique à celui des **Autricones** / **Autrigones** ; voy. Flutre, L.-F., 1958, **Recherches sur les Eléments prégaulois dans la toponymie de la Lozère**, Annales de l'Université de Lyon, troisième série, fascicule 30, p. 135.

<sup>3</sup> Sánchez Albornoz avait étudié en détail leur territoire : « **Sabemos que les cerraban [aux Caristes] el paso hasta poniente los autrigones (...)** Se sitúan de sur a norte, siguiendo una línea que arracando de Puentelarrá parece buscar el mar remontando la vega del Omecillo hasta las inmediaciones del valle de Orduña y descendiendo luego aguas abajo con el valle al principio y con el río Nervión después hasta el Cantábrico. ¿ Fue ésta la línea que dividía Autrigonia de Caristia ? A tenerla por tal inclinan numerosos indicios (...) Autrigonia habría ocupado un territorio no muy irregular, integrado por la Bureba al Sur, las tierras de Villarcayo y Medina del Pomar en el Centro y las Encartaciones en el Norte. » ; cf. Sánchez Albornoz, 1974, **Vascos y Navarros en su primera historia**, Ed. del Centro, Madrid, pp. 25-29.1929 ; voir également le célèbre article du même auteur intitulé « Divisiones tribales y administrativas del solar del norte del reino de Asturias en la época romana », **Boletín de la Real Academia de la Historia**, XCV, 1929, pp. 315-391.

travaux d'un autre savant du début du XX<sup>e</sup> siècle, Manuel Gómez-Moreno<sup>4</sup>, à l'origine du déchiffrement de l'alphabet ibérique, qui vinrent appuyer cette thèse.

Pour contourner la difficulté posée par les travaux de ce dernier et dont la valeur était incontestable, certains auteurs firent alors appel à la « socio-linguistique » moyennant une hypothèse hardie : les **Caristii** et les **Varduli** — les **Vascones** posant également un autre problème que nous n'aborderons pas ici — auraient utilisé une anthroponymie et une toponymie indo-européennes tout en parlant basque ou plutôt « proto-basque ».

Ceux qui, comme Luis Michelena, manifestaient quelques réticences à l'égard de l'idée selon laquelle les **Caristii** et les **Varduli** ne pouvaient pas être des « proto-bascophones », se trouvaient cependant dans l'obligation de reconnaître que « **aunque nos esforcemos de atenuar por todos los medios la fuerza de estos testimonios** [épigraphiques indo-européens en territoire basque], **tendremos que aceptar que su coincidencia dificilmente puede explicarse sin admitir que etnias de habla vasca conocían y usaban también, en mayor o menor número, algún dialecto indoeuropeo** »<sup>5</sup>.

On admettait ainsi que les Caristes et les Vardules devaient manifestement parler une langue autre que le « proto-basque », mais tout en les considérant, contrairement à Gómez-Moreno, comme des populations « proto-basques » (« **etnias de habla vasca** »). Une hypothèse pour le moins insolite mais surtout quelque peu laborieuse. Une fort curieuse obstination en effet dont l'origine ne pouvait être évidemment, de nos jours plus personne n'en fait mystère au demeurant, qu'« idéologique » puisque cette hypothèse sur l'origine non basque du point de vue linguistique des **Vascongadas**, à savoir les actuelles provinces du Guipuzcoa, Biscaye et Alava, si elle devait être exacte, mettrait et met en doute l'unicité première en ce qui concerne l'origine des populations basques.

### L'explication médiévale du fractionnement dialectal

Koldo Zuazo est professeur de Dialectologie et Sociolinguistique de la langue basque à l'Université du Pays Basque de Gasteiz-Vitoria (UPV/EHU). C'est à l'heure actuelle l'un des quelques chercheurs intéressés par la question<sup>6</sup> — controversée et complexe — concernant l'existence des dialectes basques, comme en témoignent sans conteste les nombreux travaux de dialectologie dont il est l'auteur<sup>7</sup>.

Mais l'explication qu'il avance concernant l'origine du fractionnement ou morcellement linguistique qui est celui des parlers euskariens attestés depuis le début des Temps modernes ne parvient pas, nous semble-t-il, à éclaircir de façon convaincante la question, c'est-à-dire « **el cuándo y el porqué del fraccionamiento dialectal** ».

Il est en conséquence nécessaire d'expliquer, démonstration à l'appui, pourquoi, de notre point de vue, on ne peut raisonnablement adhérer à sa thèse, pour intéressante et ingénieuse qu'elle puisse paraître, une théorie qu'il a dernièrement exposée dans deux quotidiens

<sup>4</sup> Gómez-Moreno, M., 1925, « Sobre los iberos y su lengua », **Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal**, III, Madrid, pp. 475-499, citation p. 477. Voy. également Ernst Gamillscheg, 1962, « Romanen und Basken », **Ausgewählte Aufsätze II**, Tübingen (Niemeyer), pp. 1-36.

<sup>5</sup> Michelena, 1964, **Sobre el pasado de la Lengua Vasca**, Saint-Sébastien, p. 127.

<sup>6</sup> Pagola, R. M., 1991, **Dialektologiaren atarian (Euskal Dialektologiaren historiara hurbilketa)**, Ed. Mensajero, Gero Euskal Liburuak, Bilbao.

<sup>7</sup> Zuazo, K., 1988, **Euskararen batasuna**, Ed. Euskaltzaindia ; id., 1999, **Arabarrak Euskararen Herrian**, Ed. Arabera ; id., 1999, **Deba ibarreko euskeria**, Ed. Deba ibarreko udalak ; id., 2000, **Euskararen sendabelarrak**, Ed. Alberdania ; id., 2003, **Euskalkiak, Herriaren lekukoak**, Elkar ; id., 2005, **Euskara batua : ezina ekinez egina**, Elkar ; id., 2006, **Deba ibarreko euskara. Dialektologia eta Tokiko batua**, Ed. Badihardugu.

basques, l'un en langue espagnole<sup>8</sup>, l'autre en langue basque<sup>9</sup>, exposé constituant une sorte de synthèse de l'ensemble de ses travaux de dialectologie.

Il déclare :

« En 1981 se publicó un artículo de Koldo Mitxelena, “Lengua común y dialectos vascos”<sup>10</sup>, donde se hizo una breve mención al tema que nos ocupa. Defendió la tesis de que los dialectos no podían ser muy antiguos y presentó dos razones para ello :

« 1) El amplísimo número de características comunes a todos los dialectos, lo cual sería improbable si éstos fueran tan antiguos.

« 2) El elevado número de innovaciones comunes a todos los dialectos, hecho difícilmente explicable de ser antiguo el fraccionamiento dialectal. Por poner un ejemplo, las abundantes palabras provenientes del latín han seguido una evolución similar en todos los dialectos.

« Basándose en esas razones, Mitxelena consideró que la fragmentación dialectal se produjo probablemente después del siglo VI. Un análisis detenido de los dialectos vascos nos lleva a aceptar la propuesta de Mitxelena, pero creemos, además, que debe añadirse un tercer argumento : los únicos dialectos verdaderamente divergentes son los laterales, es decir, el suletino, el roncalés, el salacenco y el occidental. En los dialectos centrales las diferencias son escasas y no muy importantes, lo cual tampoco sería de esperar si los dialectos viniesen de época muy antigua ».

Il conclut :

« No parece que las demarcaciones eclesiásticas sean una continuación de la antigua organización tribal y, de hecho, así lo ha demostrado Elena Barrena en “La formación histórica de Guipúzcoa” (1989), tomando como modelo el caso guipuzcoano ».

On a en effet cru jusqu'à il y a encore peu que les limites ecclésiastiques n'avaient que peu de rapport avec les territoires occupés par les tribus du début de notre ère. Mais l'affaire est plus compliquée que prévu car si nombre d'historiens de la Gaule avait déjà supposé bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle qu'il y avait probablement un rapport étroit entre les territoires des anciennes tribus gauloises et les limites ecclésiastiques médiévales, la plupart des érudits de la Celtique admettaient cependant qu'il n'y en avait souvent aucun et lorsqu'il semblait en exister un, la plupart du temps il n'aurait été qu'approximatif et partiel<sup>11</sup>.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Ernest Desjardins, une autorité de tout premier ordre, croyait pouvoir affirmer : « La concordance supposée du domaine qu'ils [les peuples gaulois] occupaient avant l'arrivée de César avec les cités de l'âge suivant et, par suite, avec nos diocèses du Moyen-Âge, a séduit, mais fourvoyé d'excellents esprits »<sup>12</sup>.

Cela étant, les faits seraient plus complexes que ne le croyait cet éminent auteur du XIX<sup>e</sup> siècle car plusieurs études menées au cours de ces dernières années sur des **civitates** romaines ont abouti à la conclusion inverse, autrement dit à la conclusion que **les frontières**

<sup>8</sup> Quotidien **Gara**, paru le 09 décembre 2007, article intitulé **Análisis Sobre el origen de los dialectos del euskara. Los « euskalkis » actuales tienen su origen en la Edad Media**, 2 pages.

<sup>9</sup> Quotidien **Berria**, paru le 09 décembre 2007, article intitulé **Euskalkien jatorriaz eta bilakaeraz** [soit en français : **A propos de l'origine et de l'évolution des dialectes basques**], 2 pages.

<sup>10</sup> Michelena, L., 1981, « Lengua común y dialectos vascos », dans **Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'** XV, pp. 291-313.

<sup>11</sup> Fichtl, St., 2004, **Les peuples gaulois. III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant Jésus-Christ**, Ed. Errance, Paris, pp. 21-22.

<sup>12</sup> Desjardins, E., 1878, **Géographie historique et administrative de la Gaule romaine**, Paris, t. II, p. 428.

**romaines**, dans les grandes lignes et dans le cas de la Gaule, **coïncident bien et de manière surprenante de surcroît** avec les frontières ecclésiastiques médiévales.

C'est le cas pour plusieurs peuples gaulois d'après Stephan Fichtl : les Morins, les Atrébates, les Nerviens, les Ambiens, les Bellovaques, les Sylvanectes, les Rèmes, les Leuques, les Médiomatriques, les Eduens et les Lémovices<sup>13</sup>. Mais il faut cependant faire preuve de la plus grande prudence. C'est donc, poursuit Fichtl en ce qui concerne les limites historiques des diocèses, « **avec un a priori, probable mais non démontré, ni démontrable, que l'on remonte les différentes limites dans le temps. L'Eglise lors de la mise en place de son administration, s'est clairement appuyée sur un Etat existant. C'était aussi la politique généralement prônée par l'administration romaine pour l'organisation de la Gaule au Haut-Empire, mais si cette évolution peut être juste globalement, dans les détails, la prudence s'impose** ».

La conclusion de tout cela est que si les limites ecclésiastiques médiévales ne paraissent pas, dans certains cas, correspondre, comme le croit également Zuazo, aux territoires des divers peuples dont l'existence est attestée au début de notre ère, il n'en reste pas moins que les cas où une certaine correspondance semblerait exister restent relativement nombreux comme nous le verrons par la suite lorsque nous serons amenés à préciser les limites du territoire d'un peuple aquitain de l'Antiquité : les **Tarbelli** ou Tarbelles des sources classiques.

Chaque situation constituerait en conséquence un cas à part. Donc jusqu'à présent nous pourrions, « à la rigueur », être en accord avec les dires de Koldo Zuazo selon lesquels il n'y aurait pas de correspondance entre les territoires des tribus de l'Antiquité et les limites ecclésiastiques médiévales, quoique l'autorité de Ramón Menéndez Pidal<sup>14</sup>, jointe à celle d'Antonio Griera y Gaja<sup>15</sup>, de Julius Jung<sup>16</sup>, de Claudio Sánchez Albornoz<sup>17</sup> et d'Andrés de

<sup>13</sup> Fichtl, S., 2004, **Les peuples gaulois. III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> avant Jésus-Christ**, Ed. Errance, Paris, p. 21.

<sup>14</sup> Menéndez Pidal, R., 1962, **En torno a la lengua vasca**, Ed. Austral, Buenos Aires, p. 48 : « **No se ha de entender que la división eclesiástica influyó en la dialectal, sino algo más interesante : que las viejas diócesis reflejan muy antiguas divisiones del país y éstas acaso sean de los antiguos pueblos : los caristios vizcaínos y los várdulos guipuzcoanos** ».

<sup>15</sup> Griera, A., 1921, « Los estudios de Geografía Lingüística », **Lexicografía y Geografía Lingüística**, Cursos de Metodología y Alta Cultura, Eusko Ikaskuntza, pp. 72-91.

<sup>16</sup> Jung, J., 1881, « **Die romanischen Landschaften des römischen Reiches, Studien ueber die inneren Entwicklungen in der Kaiserzeit** », Innsbruck, p. 9. Cet auteur y rappelle, écrit Sánchez Albornoz, **op. cit.**, p. 38, que l'Eglise, « **calcó sus grandes circunscripciones sobre los viejos límites de la organización de Diocleciano** ».

<sup>17</sup> Sánchez-Albornoz rappelle, **op. cit.**, p. 38, que « **existen numerosos indicios de que los primeros tiempos de la iglesia hispanocristiana, en el norte de España, cada obispado abarcaba la comarca habitada por una gran tribu o grupo de tribus menores o afines** ». Il poursuit, note 97, « Nos ocupamos de este asunto en el estudio sobre las divisiones eclesiásticas visigodas. Comprueban nuestra tesis estos hechos : 1.º Hasta después de la época goda rigió la dilatada tierra de los astures un sólo prelado, el de Asturias. 2.º Idacio refiere que en el año 433 se consagraron obispos en el convento lucense a Pastor y a Siagrarius contra la voluntad del prelado de Lugo, lo que puede interpretarse en el sentido de que hasta entonces un sólo obispo había ejercido la cura pastoral de toda la región de los gallegos lucenses. 3.º En la carta de Montano, obispo de Toledo, a Toribio, prelado de Palencia, escrita entre 323 y 331, aquél no habla de los obispos de Compluto y Segóbriga, por ejemplo, sino de los prelados de Carpetania y Celtiberia. 4.º En la misma, Montano comunica a su hijo y señor el obispo de Palencia que para dotar de alguna diócesis a un presbítero consagrado obispo se le había atribuido Coca, Segovia y Buitrago, lo que muestra a las claras que hasta entonces la silla de Palencia había abarcado íntegro el territorio de los vacceos, que incluía dentro de sus límites a Coca, y que al no existir hasta aquel año la sede de Segovia, la diócesis de Osma era la única que había regido hasta allí la tierra de arévacos. 5.º Las fuentes de la **Nomina** oventense mencionaban obispados en Amaya, Oca y Alensaco, que parecen corresponder a los cántabros el primero ; a los autrigones, caristios y várdulos, el segundo, y a berones y turmogos, el tercero. Aquí se agrupaban en un obispado las tribus afines ».

Mañaricua<sup>18</sup>, pour ne citer que quelques auteurs parmi les plus réputés en la matière, s'oppose à l'opinion de Zuazo.

### **Ancienneté des dialectes basques**

En outre, les dialectes basques ne doivent certainement pas, comme le pense également Zuazo et quelques autres auteurs, remonter au-delà du VI<sup>e</sup> siècle. Mais la suite de l'explication de cet auteur d'outre-Bidassoa est beaucoup plus difficile à accepter.

Il déclare :

**« Al hilo de lo que decimos, cabe preguntar cuáles han sido los momentos y las razones que han originado la formación de los dialectos vascos ».**

Il ajoute :

**« (...) la fisonomía de los actuales dialectos se hace ya patente en el siglo XVI, en el momento en que aparecen los primeros documentos escritos. Se formaron, pues, a lo largo de la Edad Media, probablemente de manera simultánea a como se fueron constituyendo las provincias vascas que ahora conocemos ».**

Il en conclut par conséquent, en se gardant toutefois, il est vrai, de lancer des affirmations définitives, que **« la reordenación de las provincias vascas operada entre los siglos XI-XII pudo repercutir en la evolución posterior de la lengua y tal vez fue entonces cuando se dio el primer paso importante en el proceso de la dialectalización del euskara ».**

Il précise par ailleurs que selon lui les dialectes basques doivent trouver leur genèse **« en los núcleos urbanos, donde creo ver su origen ».**

Il ajoute :

**« Yo, por mi parte, señalaré los cinco [foyers] siguientes, dos de ellos antiguos y los tres restantes más modernos (hemos presentado algunos datos en apoyo de esta hipótesis en “Euskalkiak, Herriaren lekukoak” [2003]).**

Les deux foyers les plus importants auraient été selon lui situés dans la région de Pampelune, dont le nom basque est Iruña ou Iruñea, et dans celle de Vitoria, en basque Gasteiz :

**« Entre los antiguos, uno parece estar en Navarra, seguramente en su ciudad más importante : Iruña. El segundo se sitúa en la zona occidental, muy probablemente en Gasteiz. El área de influencia de Iruña parece abarcar la Baja Navarra, Lapurdi, la zona oriental de Gipuzkoa y, aunque con menor intensidad, la parte oriental de Araba, además, naturalmente, de la propia Navarra. El área de acción de Gasteiz parece extenderse, aparte de su provincia, a Bizkaia, valle del Deba, La Rioja y, con menor fuerza, a las comarcas del Urola y Goierri guipuzcoanos y a ciertos valles del oeste de Navarra ; concretamente, Burunda, Lana y las Amescoas ».**

<sup>18</sup> Mañaricua, A. de, 1963, **Obispos de Alava, Guipúzcoa y Vizcaya hasta fines del s. XI**, Seminario Diocesano, Vitoria, écrit, p. 13: « Cuando, ya entrada la Edad Media hasta el siglo XI inclusive, conocemos mejor la geografía eclesiástica, vemos reaparecer la división que apuntamos. El antiguo territorio várdulos pertenecerá a Pamplona ; una pequeña franja junto al Bidasoa, hoy perteneciente a Guipúzcoa pero en tiempos romanos a Vasconia y no a Vardulia, correspondió a Bayona. El de los caristios de la diócesis de Alava y el de los autrigones de Valpuesta que, nacida a principios del siglo IX, se considerará sucesora de Oca. **Esta coincidencia, siglos más tarde, de la geografía eclesiástica con la muy anterior geografía tribal y con la lingüística no pueden atribuirse a casualidad y tiene raíces hondas que avalan las presunciones que apuntamos ».**

Cette hypothèse des foyers est intéressante, mais elle ne répond pas à la question suivante, une question pourtant fondamentale et que Koldo Zuazo évacue pourtant comme s'il s'agissait là d'un sujet secondaire. La question est :

POURQUOI LES LIMITES DIALECTALES DES PARLERS BISCAÏEN, GUIPUZCOAN ET HAUT-NAVARRAIS SEPTENTRIONAL CORRESPONDENT-ELLES EXACTEMENT AUX TERRITOIRES DES CARISTES, DES VARDULES ET DES VASCONS DE L'ANTIQUITE ?

Or c'est bien avant tout à cette question qu'il faut répondre.

### **La carte de L.-L. Bonaparte montrant les dialectes basques**

En effet, lorsqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le prince et savant bascologue Louis-Lucien Bonaparte, neveu de Napoléon III, fit paraître à Londres la désormais célèbre carte des dialectes basques, une première pour l'époque, les observateurs eurent une surprise pour le moins inattendue. Julio Caro Baroja résumait ainsi l'étonnante découverte : toutes les personnes observant la carte des dialectes basques du prince Bonaparte, **« ne pourront qu'être saisi[e]s en face des faits suivants :**

**« 1.° Les limites de la langue basque au cours du Moyen-Âge se retrouvent incluses dans le territoire qui à l'époque romaine était occupé par les peuples appelés Vascons, Vardules et Caristes ;**

**« 2.° La limite nord des Vascons correspond à la limite du dialecte appelé haut-navarrais septentrional dans sa variante du Guipuzcoa et non aux limites actuelles de la province de Navarre ;**

**« 3.° La limite du haut-navarrais méridional, en 1552, suivait également les frontières des Vascons dans la partie sud-ouest de leur territoire ;**

**« 4.° La limite orientale du territoire des Caristes coïncide avec la limite du dialecte biscaïen dans sa variante guipuzcoane<sup>19</sup>. »**

L'auteur concluait :

**« On peut en conséquence supposer qu'à l'époque romaine déjà les Vascons, les Vardules et les Caristes avaient leurs propres dialectes à l'intérieur d'une langue commune »<sup>20</sup>.**

Cela étant, la conclusion de Julio Caro Baroja devait être inévitablement erronée car les spécialistes les plus qualifiés admettent désormais — et il ne paraît guère y avoir de doute sur la question — qu'en basque les divergences dialectales s'estompent au fur et à mesure que l'on

<sup>19</sup> Et la limite, occidentale cette fois-ci, du territoire des Caristes, c'est-à-dire l'antique frontière entre les **Caristii** et les **Autrigones**, coïncide également avec la limite occidentale du dialecte biscaïen telle que nous la fait connaître L.-L. Bonaparte !

<sup>20</sup> Caro Baroja, 1945, rééd. Txertoa, 1990, **Materiales...**, p. 34. Dans le texte : « (...) [tout observateur] **no podrá dejar de asombrarse al notar los hechos siguientes : 1.° Los límites del vasco en la Edad Media están encuadrados en el territorio que en la época romana ocupaban los pueblos llamados vascones, várdulos y caristios ; 2.° El límite N. de los vascones coincide con el del dialecto llamado alto navarro septentrional en su variedad de Guipúzcoa y no con los límites actuales de Navarra ; 3.° El límite del alto navarro meridional, en 1552, iba por las fronteras de los vascones, asimismo, por su lado SW ; 4.° El límite E. de los caristios coincide con el del dialecto vizcaíno en su variedad guipuzcoana »**. En conséquence, ajoutait-il, **« parece lícito suponer, en consecuencia, que en la época romana ya los vascones, várdulos y caristios tendrían sus dialectos propios dentro de un idioma común »**. Le premier auteur à s'apercevoir de cette étonnante correspondance entre les limites des dialectes basques et celles des territoires des diverses tribus de l'Antiquité habitant l'actuelle région basque fut toutefois Arturo Campión au XIX<sup>e</sup> siècle ; cf. Campión, A., **La lengua baska**, Carreras Candi, **Geografía General del País Vasco-Navarro, I**, 1971, Barcelone, p. 197.

remonte dans le temps jusqu'aux premiers textes basques connus, ce qui à terme signifie nécessairement qu'il a dû exister autrefois, toujours d'après ces mêmes spécialistes, c'est-à-dire encore au VI<sup>e</sup> siècle, une langue commune.

Les dires de Hans Vogt, un érudit que la plupart des auteurs intéressés par ces questions citent d'ordinaire, semblent toujours faire l'unanimité :

**« L'unité primitive des parlers basques ne fait aucun doute. La structure phonétique et morphologique est sensiblement la même partout, et derrière la masse énorme d'emprunts, surtout romans, on entrevoit un vocabulaire basque assez homogène. Le basque commun — l'origine commune des parlers actuels — ne doit pas être très différent de ce que ces parlers sont de nos jours »<sup>21</sup>.**

Nous sommes également de cet avis.

### **Le paradoxe de l'« unité primitive des parlers basques »**

Mais cette thèse d'une langue commune, défendue depuis toujours de façon à peine voilée par, entre autres, les tenants de l'unité primitive du peuple basque (d'après une idéologie inavouée, quoique fort banale et extrêmement répandue à travers le monde : « une terre », « un peuple », « une langue »), se révèle paradoxalement un piège pour les partisans de cette même uniformité. Car là où la question prend une tournure des plus complexes est qu'on ne s'explique pas alors, on l'a vu auparavant, l'extraordinaire ressemblance, autrement dit, souligne Beñat Oyharçabal, « **la remarquable similitude entre les aires couvertes par le navarrais et bisciaïen en Guipuzcoa, et les territoires occupés il y a deux mille ans par les Vascones et les Caristii dans leur voisinage avec les Varduli** »<sup>22</sup>.

Or c'est cela qu'il faut expliquer. Et Zuazo ne le fait pas.

### **Les Tabulae du géographe Claude Ptolémée**

Car en se basant sur les données fournies au II<sup>e</sup> siècle de notre ère par le géographe Ptolémée, les démarcations territoriales qui étaient dans l'Antiquité celles des peuples ou tribus appelés respectivement **Caristii**, **Varduli** et **Vascones** correspondent, on l'a vu, **exactement** aux aires dialectales modernes — tout au moins dans la partie où la langue s'est conservée jusqu'à nos jours, c'est-à-dire septentrionale — des dialectes bisciaïen et guipuzcoan ainsi que des parlers haut-navarrais septentrional et méridional. Or cela semble impliquer qu'au début de notre ère les principaux dialectes méridionaux existaient déjà — comme le croyait « logiquement » Julio Caro Baroja.

Mais cela est en contradiction, on l'a vu, avec le fait, admis désormais par tous les spécialistes, qu'en basque les divergences dialectales s'atténuent au fur et à mesure qu'on remonte dans le temps !

Pour contourner cette difficulté, Julio Caro Baroja changea alors d'hypothèse de travail et, après avoir abandonné sa croyance en l'existence à l'époque romaine des actuels dialectes basques, il proposa donc une autre explication allant cette fois-ci dans le sens de celle émise par Gómez-Moreno. D'après Caro Baroja, il était en effet possible de supposer que les Vardules et les Caristes aient constitué des fractions issues de la nation des Cantabres qui, ayant acquis une certaine importance au fur et à mesure que passait le temps, seraient devenues « autonomes », c'est-à-dire qu'on aurait eu affaire à « **una desmenbración de la**

<sup>21</sup> Vogt, H., 1955, « Le basque et les langues caucasiennes », dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 51, 1955, pp. 121-147.

<sup>22</sup> Oyharçabal, B., 1989, « Variété dialectale et unification littéraire », dans *Euskal Herriak / Pays Basques*, t. II, Les cahiers de l'IFOREP, n° 57, Paris, p. 18.

estirpe cántabra, parecida a otras que se observaron en sociedades regidas por el sistema de linajes en que, pasando un número determinado de generaciones, las ramas van tomando nombres propios ». Etant donné, ajoutait-il, que les inscriptions de l'époque romaine « nos reflejan que en este orden várdulos y caristios eran parientes, afines, de los cántabros y astures », par conséquent cela « nos obliga a plantearnos de nuevo el problema del que pudiéramos llamar cantabrismo de los pueblos del Noroeste litoral, que una crítica rigurosa parecía haber reducido a cero »<sup>23</sup>.

Jacques Allières, lui aussi, semblait croire à l'existence de plusieurs peuples distincts à l'origine des dialectes basques méridionaux. C'est du moins ce qu'on croit devoir comprendre à la lecture de l'un de ses articles<sup>24</sup> :

« (...) la différenciation dialectale [basque] serait extrêmement ancienne, et les “peuples” dont parlent les historiens de l'Antiquité, à savoir les Caristii, les Varduli et les Vascones, SE SERAIENT TROUVÉS DES ORIGINES DISTINCTES PAR LA LANGUE<sup>25</sup>. Il y aurait donc là un fait ethno-linguistique essentiel, qui rappelle d'assez près la différenciation également ethno-linguistique que l'on observe chez les Grecs de l'Antiquité, ou Achéens, Doriens et Ioniens se distinguaient autant par le “dialecte” que par d'autres traits culturels »

Afin de tenter de résoudre cette question à bien des égards énigmatique, il nous faut à présent sortir du Pays Basque. La situation linguistique du Nord-Ouest de la péninsule Ibérique, en particulier celle concernant le territoire des Asturies, région archaïsante et relativement isolée, est intéressante et en conséquence celle-ci pourra nous servir de départ pour mener une réflexion approfondie concernant cette question.

#### La langue asturienne et la question du substrat

L'asturien se parle au sein d'un territoire d'environ 10.000 km<sup>2</sup> ; il était parlé en 1994 par quelque 100.000 locuteurs exclusifs, vivant principalement dans les régions montagneuses, et environ 450.000 locuteurs bilingues, soit au total 550.000 personnes. Il faut exclure de ce territoire linguistique « asturianophone » la région asturienne la plus occidentale, à savoir celle située au-delà du **río Navia**, où on parle un dialecte galicien connu sous le nom de « galaïco-asturien » ou « galicien des Asturies ».

La langue asturienne comprend trois dialectes : l'asturien occidental, l'asturien central et l'asturien oriental, entre lesquels il y a un certain degré d'intercompréhension. L'asturien central regroupe le plus grand nombre de locuteurs et a servi de base à l'élaboration de l'« asturien standard ». Or, de nombreux linguistes croient fermement en l'existence d'un

<sup>23</sup> Caro Baroja, 1984, *Sobre la religión antigua y el calendario del pueblo vasco*, Estudios Vasco, t. I, ed. Txertoa, Saint-Sébastien, p. 296.

<sup>24</sup> Allières, J., 1981, « La dialectologie basque », *Euskal linguistika eta literatura : bide berriak*, Universidad de Deusto, Bilbao, p. 112.

<sup>25</sup> C'est nous qui mettons en majuscule. Cette phrase de Jacques Allières semblerait laisser entendre qu'à l'origine il devait donc y avoir, selon cet auteur, plusieurs peuples d'origine différente « par la langue », autrement dit des populations dont l'origine n'était pas « basque » ou du moins des populations ne parlant pas « basque » ou « proto-basque ». C'est du moins ce que l'on croit devoir comprendre. Il est vrai, cela étant, que cette phrase est équivoque. Allières suggérait-il dans cet article, comme l'avait cru également dans un premier temps Caro Baroja, que les dialectes basques existaient déjà au début de notre ère ? Ou bien faisait-il ici référence à plusieurs langues indéterminées n'ayant pas de rapport les unes avec les autres ou du moins avec ce qu'on nomme d'ordinaire le « proto-basque » ? En ce qui nous concerne, nous optons pour cette seconde interprétation tout en reconnaissant que cette phrase d'Allières peut prêter à confusion.

**substratum**<sup>26</sup> ethnique qui serait à l'origine des différents dialectes asturiens actuels étant donné que :

1) Le territoire où est actuellement parlé le dialecte asturien dit occidental correspondrait à celui où habitait<sup>27</sup> le peuple asturien, apparemment d'origine préceltique, des **Paesici**<sup>28</sup>.

2) Le territoire où est actuellement parlé le dialecte asturien dit central correspondrait à celui où habitait<sup>29</sup> le peuple asturien, probablement d'origine celtique ou « proto-celtique », des **Luggoni** ou **Luggones**<sup>30</sup>.

La seule certitude est que les isoglosses parcourant le domaine linguistique asturien se regroupent d'ordinaire en deux faisceaux principaux correspondant aux frontières « ethnico-administratives » du début de notre ère telles que nous les ont fait connaître les auteurs de l'Antiquité.

En effet, le **río Nalón** constitue de nos jours une frontière linguistique (elle différencie aujourd'hui encore les dialectes asturiens occidental et central) correspondant exactement à la limite séparant au début de notre ère le peuple des **Paesici** de celui des **Luggones**.

Le **río Sella**, antique frontière entre le peuple celte ou « proto-celtique » des **Luggoni** ou **Luggones** et la peuplade cantabre des **Vadinienses** de la cité de **Vadinia**, gr. **Οὐάδινα**<sup>31</sup>, constitue également une frontière linguistique : celle séparant de nos jours les dialectes asturiens central et oriental.

Enfin, le **río Navia**, à savoir la frontière ancestrale entre le peuple galaique des **Albiones**<sup>32</sup>, lequel ressortissait du **conuentus Lucensis**, un peuple sans doute d'origine préceltique, et celui, tenu également pour préceltique des **Paesici**, constitue également une frontière linguistique : celle séparant de nos jours le dialecte asturien occidental du sous-dialecte galicien connu sous le nom de « galaïco-asturien » ou « galicien des Asturies ».

Menéndez Pidal écrivait déjà au début du XX<sup>e</sup> siècle :

<sup>26</sup> Tels que, entre autres, Rodríguez Castellano, 1946, *La aspiración de la « H » en el oriente de Asturias*, Oviedo ; id., 1952, *La variedad dialectal del Alto Aller*, Oviedo ; id., 1960, « *La frontera oriental de la terminación -es (-as) del dialecto asturiano* », dans *Boletín del Instituto de Estudios Asturianos XIV*, pp. 106-118 ; Menéndez Pidal, R., 1972, *Orígenes del español*, quatrième édition, Madrid, p. 214, « pérdida de la F inicial mediante la aspiración » ; Menéndez García, 1951, « *Algunos límites dialectales en el occidente de Asturias* », dans *Boletín del Instituto de Estudios Asturianos V*, pp. 277-299 + deux cartes ; Sánchez Albornoz, Cl., 1929, « *Divisiones tribales y administrativas del solar del reino de Asturias en la época romana* », dans *Boletín de la Real Academia Española de la Historia*, pp. 315-395 + une carte ; Lomas Salmonte, F. J., 1989, *Asturia prerromana y altoimperial*, coll. *Biblioteca Histórica Asturiana 20*, Ed. Silverio Cañada, Gijón.

<sup>27</sup> Voy. les données transmises par Pline l'Ancien, III, 28, IV, 111 et Ptolémée, II, 6, 5.

<sup>28</sup> Tranoy, A., 1981, *La Galice romaine. Recherches sur le Nord-Ouest de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité*, Publications du Centre Pierre Paris (E.R.A 522), collection de la Maison des Pays Ibériques (GIS 15), CNRS-Bordeaux III, Paris, p. 50 ; Schulten, A., 1942, *Paesici*, dans *Real-Encyclopädie für Altertumswissenschaft XVIII<sup>2</sup>*, col. 2282 ; Bosch-Gimpera, 1945, *El poblamiento antiguo y la formación de los pueblos de España*, Mexique, p. 151 ; Albertos, 1966, *La onomástica personal primitiva de Hispania Tarraconense y Bética*, Salamanca, p. 175.

<sup>29</sup> Voy. les données transmises par Ptolémée, II, 6, 28, 32.

<sup>30</sup> Tranoy, A., 1981, *La Galice romaine*. Paris, p. 49.

<sup>31</sup> Ptolémée, II, 6, 50.

<sup>32</sup> Tranoy, A., 1981, *La Galice romaine*. Paris, p. 54 ; Garcia y Bellido, A., 1943, « *Los Albiones del N.O. de España y una estela hallada en el occidente de Asturias* », dans *Emerita XI*, pp. 418-430 ; Bosch-Gimpera, 1945, *Poblamiento*, pp. 150-151 ; González, J. M., 1954, *El litoral asturiano en la época romana*, Oviedo, pp. 84-90.

« En Asturias, junto al mar, el dialecto leonés<sup>33</sup>, no empieza sino a la derecha del río Navia ; a la izquierda del río se habla hoy una variedad del gallego de Lugo (...) Probablemente este límite estará determinado por razones históricas tan antiguas, que tendrá algo que ver con el límite de los conventos jurídicos Asturicense y Lucense ; el río Navia, según Plinio separaba a los astures pélicos de los gallegos lucenses »<sup>34</sup>.

Or il est extrêmement peu probable que le fait suivant, réel et non contesté, c'est-à-dire que les limites dialectales septentrionales actuelles de la langue asturienne correspondent exactement d'une part aux antiques frontières tribales des **Astures transmontani**, et d'autre part à celles des **Callaici** à l'ouest et des **Cantabri** à l'est, soit dû à un simple hasard.

Car non seulement, rappelons-le encore une fois, la correspondance « ethnico-linguistique », parfaite qui plus est, a lieu :

a) A l'ouest du territoire, à savoir au niveau du **río Navia** séparant **Albiones** galaiques et **Paesici** « asturiens » au début de notre ère, mais divisant également le dialecte galicien des Asturies et le dialecte asturien occidental actuels.

Mais encore :

b) Dans la partie centrale, à savoir au niveau du **río Nalón** séparant **Paesici** et **Luggoni** durant l'Antiquité, mais également les dialectes asturiens occidental et central actuels ;

c) Dans la zone orientale du pays, à savoir au niveau du **río Sella** qui au début de notre ère servait déjà de frontière aux **Luggoni** et aux **Vadinienses**, mais également aux dialectes asturiens central et oriental actuels.

Le hasard devant manifestement être exclu, en conséquence on doit véritablement avoir affaire à un phénomène de substrat. Les **Albiones**, les **Paesici**, les **Luggoni** et les **Vadinienses** durent donc conserver lors de leur apprentissage de la langue latine des traits de leurs anciennes langues maternelles, quelle que fût par ailleurs la nature de celles-ci, **et c'est ce phénomène linguistique**, comme nous le verrons plus loin, qui serait à l'origine des actuels dialectes asturiens.

Il s'agit là, jusqu'à preuve du contraire, de l'explication la plus convaincante aux yeux de la plupart des spécialistes qui se sont penchés sur la question concernant l'origine de ces dialectes montagnards.

### **La langue catalane et la question du substrat**

Au début des années cinquante, Sanchis Guarner avait souligné, au cours d'un congrès international de linguistique ayant eu lieu dans la ville de Barcelone, le rôle essentiel qui semble avoir été celui des primitives frontières ethniques préromaines au moment d'expliquer la formation des dialectes catalans oriental et occidental.

Kurt Baldinger rappelle que « según Sanchis Guarner esta división dialectal se debe también a causas étnicas remotas »<sup>35</sup>.

<sup>33</sup> Le terme « léonais » étant pour Pidal synonyme à la fois du terme « asturien » et de l'expression « astur-léonais ».

<sup>34</sup> Menéndez Pidal, R., 1906, *El dialecto leonés*, Coll. Brevarios de la Calle del Pez, n° 24, rééd. Diputación Provincial de León, 1990, León, pp. 11-12.

<sup>35</sup> Baldinger, K., 1972, *La formación de los dominios lingüísticos en la Península Ibérica*, deuxième édition revue et corrigée, traduction espagnole d'Emilio Lledó y Montserrat Macau, coll. *Biblioteca Románica Hispánica 10*, Editorial Gredos, Madrid, pp. 150-151. Titre d'origine : *Die Herausbildung der Sprachräume auf der Pyrenäenhalbinsel. Querschnitt durch die neueste Forschung und Versuch einer Synthese*, 1958, Berlin, Akademie-Verlag.

En effet, selon Guarner, « **parece ser que, igual que hemos visto de la Cataluña francesa, también a los límites dialectales del Principado hay que buscarles el origen en la Antigüedad y no en los acontecimientos nada prístinos de la Reconquista** »<sup>36</sup>.

En outre, et toujours selon Guarner, qui se base principalement sur les travaux de Pedro Bosch-Gimpera dont celui intitulé **Lingüística i Etnologia primitiva a Catalunya**<sup>37</sup>, l'origine des limites méridionales du dialecte catalan oriental résulterait également de facteurs ethniques datant de l'époque préromaine, à savoir qu'il s'agirait d'une réminiscence de l'ancestrale frontière séparant les **Cosetani** et les **Ilercavones** ou **Ilergavones**.

### **La langue gasconne et la question du substrat**

Joaquin Gorrochategui souligne un autre fait remarquable<sup>38</sup> :

« **No quiero terminar esta somera descripción de la Aquitania sin mencionar brevemente cuál es su estado lingüístico actual y cuáles son las lenguas que en ella se hablan con sus respectivos límites, porque, como veremos, estos últimos coinciden, muchas veces con sorprendente exactitud, con los límites arriba indicados para la Novempopulana del Bajo Imperio** », autrement dit l'Aquitaine ethnographique de l'Antiquité.

« **En efecto, prácticamente<sup>39</sup> en todo el ámbito geográfico objeto de nuestro estudio se habla gascón, un dialecto de la lengua de oc, al que todos los lingüistas le confieren una gran originalidad, diferenciándolo claramente de los restantes dialectos occitanos (...)** ».

Il conclut :

« **Las coincidencias entre los límites geográficos de la antigua Aquitania etnográfica y los límites lingüísticos del gascón permiten relacionar ambos fenómenos, de tal manera que el estado de cosas moderno sea considerado como consecuencia del estado de cosas más antiguo y este último, para nosotros en gran medida desconocido, puede ser abordado mejor a partir de la realidad actual** ».

Raymond Lizop avait déjà signalé cette correspondance :

« **Les limites du gascon coïncident exactement avec celles de l'Aquitaine, telles que César nous les indique et avec celles de la provincia Novempopulana au bas Empire. Il est parlé, en effet, entre les Pyrénées, la Garonne, de ses sources à son embouchure et l'Atlantique. Dans la région pyrénéenne, son domaine forme une enclave sur la rive droite de la Garonne et enveloppe le bassin du Salat ; c'est-à-dire le territoire des anciens Consoranni qui faisaient parti de l'Aquitaine** »<sup>40</sup>.

On pourrait citer d'autres exemples tout aussi remarquables, mais cela n'apporterait rien de plus à la présente démonstration.

<sup>36</sup> Sanchis Guarner, M., 1955, « **Els parlars romànics anteriors a la reconquesta de València i Mallorca** », dans **Actas del VII Congreso Internacional de Lingüística Románica (Universidad de Barcelona, 7-10 de abril de 1953)**, t. II, pp. 447-482, voy. p. 474.

<sup>37</sup> Bosch-Gimpera, P., 1943, **Lingüística i Etnologia primitiva a Catalunya**, Miscellània Fabra, Buenos Aires.

<sup>38</sup> Gorrochategui, J., 1984, **Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania**, Ed. Universidad del País Vasco, pp. 41-42.

<sup>39</sup> C'est-à-dire à l'exception du Pays Basque continental ou aquitain.

<sup>40</sup> Lizop, R., 1931, **Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine**, Ed. Toulouse, Privat ; Paris, Didier, gr. in-8, XXIV-291 pages, p. 126.

### La théorie du substrat : définition

La question est longuement traitée dans une thèse, désormais classique, soutenue au début des années cinquante à l'Université Columbia de New York par Fredrick Henry Jungemann : **The substratum theory and the Hispano-Romance and Gascon dialects : a functional-structural analysis of some phonological problems.**

Par la suite une traduction espagnole, menée à bien par Emilio Alarcos Llorach, fut publiée dans la prestigieuse collection **Biblioteca Románica Hispánica** sous le titre suivant : **La teoría del sustrato y los dialectos hispano-romances y gascones**<sup>41</sup>. La théorie du substrat est complexe et a fait l'objet de nombreuses controverses, tout au moins sur certains points de « technique linguistique » relativement ardues qu'il n'y a pas lieu d'aborder ici.

La définition de cette théorie est néanmoins dans ses grandes lignes celle-ci : lorsqu'une communauté d'individus, en règle générale des conquérants, impose aux populations d'un territoire donné leur langue, c'est-à-dire une langue qui n'est pas celle de la population native d'origine, alors cette langue des conquérants subit, dans la bouche des populations soumises, toute une série de modifications linguistiques, principalement de type phonologique, mais également parfois d'ordre morphologique et syntactique, résultant d'anciennes habitudes linguistiques propres à ces populations autochtones, à savoir des traits caractérisant la langue vernaculaire des populations désormais sous le joug culturel et linguistique des vainqueurs.

### La théorie du substrat appliquée aux territoires basques

On est en conséquence autorisé à partir du postulat, on ne peut plus raisonnable eu égard aux données qui sont celles de la communauté savante à l'heure actuelle, que les limites dialectales des parlers biscaïen, guipuzcoan et haut-navarrais septentrional doivent nécessairement résulter d'un phénomène de substrat, un fait observable, on l'a vu, dans bien d'autres cas, lequel phénomène de substrat permettrait en outre d'expliquer aisément la correspondance exacte des aires territoriales de ces parlers avec celles des Caristes, des Vardules et des Vascons de l'Antiquité. D'illustres auteurs du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'autorité est encore de nos jours sinon « incontestable », du moins difficilement contestable ont soutenu que les **Varduli** (mod. « guipuzcoanophones ») et les **Caristii** (mod. « biscaïnophones »), auraient constitué des populations parlant une langue indéterminée, peut-être « (proto)-indo-européenne », quoique nécessairement différente du « proto-basque ». Or, ces populations auraient, à une date et pour des raisons qui nous échappent, été « basquisées » du point de vue linguistique. Ces auteurs furent, pour ne citer que les principaux, Adolf Schulten<sup>42</sup>, Manuel Gómez-Moreno<sup>43</sup>, Ramón Menéndez Pidal<sup>44</sup> et Claudio Sánchez-Albornoz<sup>45</sup>. Pedro Bosch-Gimpera avait quant à lui une vision plus absconse de la situation<sup>46</sup>.

<sup>41</sup> Jungemann, F. H., 1955, **La teoría del sustrato y los dialectos hispano-romances y gascones**, dans coll. **Biblioteca Románica Hispánica**, Editorial Gredos, Madrid, 454 pages.

<sup>42</sup> Schulten, A., 1927, « Las referencias sobre los Vascones hasta el año 800 después de J.-C. », **Revue Internationale des Etudes Basques XVIII**, 2, pp. 225-240.

<sup>43</sup> Gómez-Moreno, M., 1925, « Sobre los iberos y su lengua », **Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal, III**, Madrid, pp. 475-499, voy. citations p. 477 et 483.

<sup>44</sup> Menéndez Pidal, R., 1940, « El sufijo -en : su difusión en la onomástica hispana », **Emerita**, VIII, voy. citation pp. 34-35.

<sup>45</sup> Sánchez-Albornoz, C., 1974, **Vascos y navarros en su primera historia**, Ed. Ediciones del Centro, Madrid.

<sup>46</sup> Bosch-Gimpera, 1945, **El poblamiento antiguo y la formación de los pueblos de España**, Mexique, pp. 130, 152 et 343, pense que les Caristes et les Autrigons étaient des populations celtes, ou tout au moins « celtisées », et suppose que leur « basquité » primitive refit surface à la suite de l'effondrement de la domination celtique lorsque les Romains dominèrent la région.

Julio Caro Baroja, qui dans un premier temps semblait réticent face à une telle éventualité, finira pourtant par se rallier aux partisans d'une « basquisation » tardives des **Vascongadas**, quoique de façon implicite<sup>47</sup>. Il serait en conséquence téméraire, pour ne pas dire aventureux, de rejeter d'un simple revers de main leur argumentation et encore plus hasardeux de la passer sous silence.

### Etendue primitive du diocèse de Dax

Le territoire des Tarbelles était fort étendu ; il correspondait **grosso modo** à l'ancien évêché de Dax. Jean-Bernard Marquette écrit :

**« On ignore presque tout de l'histoire primitive du diocèse de Dax, si ce n'est qu'il appartenait à la Novempopulanie romaine. Au début du XI<sup>e</sup> siècle le diocèse de Dax aurait perdu toute la partie méridionale de son territoire au profit du nouvel évêché de Labourd. Longtemps imprécises les limites territoriales du diocèse de Dax ne furent fixées qu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle sous l'épiscopat de Raimond de Sentes qui l'organisa en quatre archidiaconés »<sup>48</sup>.**

Il s'agit en effet d'un sujet difficile. Voici néanmoins ce que la plupart des érudits croient tenir pour acquis : le premier évêque de Dax fut saint Vincent. Il vécut au milieu du IV<sup>e</sup> siècle et aurait été martyrisé dans cette ville, vers 350. D'autre part, on sait qu'avant la Révolution le diocèse comprenait, dans sa partie septentrionale, autrement dit landaise, l'ensemble du territoire situé entre le Marsan et le Marensin, l'enclave de Sore, le canton de Sabres, celui de Tartas, Saint-Martin d'Oney dans le canton de Mont-de-Marsan, la totalité du canton de Dax, Liposthey du canton de Pissos, Bourricos du canton de Parentis, le Maremne jusqu'au faubourg de Saint-Esprit de Bayonne inclus, enfin les cantons de Pouillon et de Peyrehorade.

Dans un premier temps, la Chalosse également dépendit dans sa totalité du diocèse de Dax jusqu'à ce que la moitié du pays fût attribuée au diocèse d'Aire, à l'exception d'Amou et de Monfort qui restèrent dans le giron dacquois.

En outre, faisaient également partie du diocèse primitif de Dax : les cantons d'Orthez et de Salies, le canton de Bidache, sauf Bardos et Guiche, les provinces basques continentales, soit le pays de Labourd, la Soule et la totalité de la Basse-Navarre. Par la suite le diocèse de Dax ne conservera plus que le Pays de Mixe, l'Ostabarret ou Ostabarès, en basque **Oztibarre**, et la moitié du canton d'Iholdy inclus, jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, c'est-à-dire la « Basse-Navarre dacquoise », **car en 980 fut créé le diocèse de Bayonne** englobant tout le littoral basque jusqu'à Saint-Sébastien ainsi que l'intérieur des terres jusqu'à Saint-Etienne-de-Baïgorry.

Enfin, au XI<sup>e</sup> siècle, Oloron, devenu diocèse, prit la Soule à Dax.

Ainsi, fait d'une grande importance, à l'origine, c'est-à-dire lors de sa création au IV<sup>e</sup> siècle, le diocèse de Dax n'aurait fait qu'épouser le territoire primitif d'un des plus puissant

<sup>47</sup> Voy. *supra*, les dires de Caro Baroja dans son ouvrage cité auparavant et intitulé **Sobre la religión antigua y el calendario del pueblo vasco**, Estudios Vasco, t. I, ed. Txertoa, Saint-Sébastien, p. 296.

<sup>48</sup> Colloque organisée le jeudi 1<sup>er</sup> mai 2003 à l'Arrayade, à Dax. Journée d'études consacrée au Livre rouge de la cathédrale de Dax, organisée par les **Amis des Eglises anciennes des Landes (A.E.A.L.)** et le **Comité d'études sur l'Histoire et l'Art de la Gascogne (C.E.H.A.G.)**. Sujet : **LE LIVRE ROUGE** ; Intervention : Georges Pon, « **Présentation du Livre rouge de la cathédrale de Dax** » ; Fabrice Ryckebusch, « **Entre la règle et le siècle : les chanoines de Dax** » ; Frédéric Boutouille, « **Le statut de paix et la trêve de Dieu dans le Livre rouge** » ; Benoît Cursente, « **L'image des laïcs dans le Livre rouge** » ; Jean-Bernard Marquette, « **Perception et structuration de l'espace d'après le Livre rouge** » ; Jean-Baptiste Orpustan, « **L'onomastique basque dans le Livre rouge** ».

peuples de l'**Aquitania** de l'époque de César et de la **Novempopulania** du Bas-Empire, à savoir le territoire des **Tarbelli** ou Tarbelles de l'Antiquité<sup>49</sup>.

### Les Tarbelli ou Tarbelles

Les **Tarbelli**, peuple de l'Aquitaine du début de notre ère, sur les bords de l'Océan n'appartenaient pas, au dire de César<sup>50</sup> et Strabon<sup>51</sup>, à la nation gauloise. Pline l'Ancien donne à ce peuple le surnom de **quatuorsignani**, expression dont nous verrons plus loin la signification, et Strabon assure qu'il y avait de son temps dans leur pays d'excellentes mines d'or<sup>52</sup>. Les **Tarbelli** occupaient un des premiers rangs parmi les « neuf peuples » aquitains<sup>53</sup>.

Jules César<sup>54</sup> mentionne les **Tarbelli** en tête de tous les autres peuples de l'Aquitaine, et les descriptions des auteurs postérieurs paraissent confirmer cette puissance. Il se pourrait que le nom de leur capitale, d'après une conjecture d'Oyhénart, auteur bascophone du XVII<sup>e</sup> siècle, appuyée par l'historien Marca, ait donné son nom à l'Aquitaine ; elle se nommait de nombreuses manières : **Aquae Tarbellicae**, **Aquae Augustae**<sup>55</sup>, **Urbs Aquensis**, **Aquis**, **Villa Aquae**, **Acs**, **Ac**, **Aqs**, **Civitas Aquensium**. Oyhénart croyait en effet que l'Aquitaine entière avait tiré son nom de cette ville car Pline tire cette dénomination d'un peuple particulier,

<sup>49</sup> La plupart des auteurs ayant abordé le sujet semblent d'accord sur la question : Lesbats, J., 1978, **Toponymie des Landes : recherches historiques**, Aire-sur-Adour, p. 27 ; Narbaitz, P., 1975, **Le matin basque ou Histoire ancienne du peuple vascon**, Librairie Guénégaud, Paris, p. 180 ; Orpustan, J.-B., 1999, **La langue basque au Moyen-Âge (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)**, Ed. Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, p. 22.

<sup>50</sup> Caesar, **De bello Gallico**, I, 1 écrit : « Toute la Gaule est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui, dans leur langue, se nomment Celtes, et dans la nôtre, Gaulois. Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne ».

<sup>51</sup> Strabon, IV, 1, 1 : « La contrée qui succède immédiatement à l'Ibérie est la Celtique [ou Gaule] transalpine. Nous en avons déjà ci-dessus indiqué sommairement la figure et l'étendue, il nous faut maintenant la décrire en détail. Or, on la divisait anciennement en trois parties, l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique [proprement dite], les populations de l'Aquitaine formant, non seulement par leur idiome, mais encore par leurs traits physiques beaucoup plus rapprochés du type ibère que du type galate [ou gaulois], un groupe complètement à part des autres peuples de la Gaule (...) ».

<sup>52</sup> Strabon, IV, 2, 1 : « Les Tarbelli qui en occupent les bords ont dans leur territoire les mines d'or les plus importantes qu'il y ait en Gaule, car il suffit d'y creuser des puits d'une faible profondeur pour trouver des lames d'or, épaisses comme le poing, dont quelques-unes ont à peine besoin d'être affinées. Mais en général, c'est sous la forme de paillettes et de pépites que l'or s'y présente, et, dans cet état-là même, il n'exige jamais un grand travail d'affinage. Dans les plaines de l'intérieur, ainsi que dans la partie montagneuse, le sol de l'Aquitaine est de meilleure qualité, il est notamment fertile dans le voisinage du mont Pyréné ».

<sup>53</sup> Les **Tarbelli** furent être les premiers connus de toute l'Aquitaine, parce qu'ils se trouvaient sur la côte, et les premiers placés sur la route des navigateurs marseillais ou phéniciens, qui, après s'être avancés au-delà des Colonnes d'Hercule, achevèrent le tour de l'Espagne, avant de poursuivre leurs découvertes vers la partie occidentale et septentrionale de l'Europe.

<sup>54</sup> César ou Caesar, **De bello Gallico**, III, 27 écrit : « (1) Au bruit de cette victoire la plus grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus, et envoya d'elle-même des otages. De ce nombre furent les Tarbelles, les Bigerrions, les Ptianii, les Vocates, les Tarusates, les Elusates, les Gates, les Ausques, les Garunni, les Sibuzates [Sibulates], et les Cocosates. (2) Quelques états éloignés se fiant sur la saison avancée, négligèrent d'en faire autant ».

<sup>55</sup> Le nom de celle des **Tarbelli** était **Aquae Augustae** lors de l'entière soumission de l'Aquitaine par Messala, sous Auguste. Ptolémée, **Geographia**, II, 6, est le premier, et même le seul, qui nous ait transmis le nom d'**Aquae Augustae** lorsqu'il écrit : « Au-dessous jusqu'au mont Pyréné, les Tarbelles et leur ville, Eaux-Augustes, Long. 17°, 40°, Latit. 44°, 40° ».

nommé **Aquitani**<sup>56</sup>. Dans l'Itinéraire d'Antonin ou **Itinerarium Antonini Augusti**<sup>57</sup>, on lit **Ab Aquis Terebellicis**<sup>58</sup>.

Strabon dit que leur territoire des **Tarbelli** s'étendait le long du golfe aquitain<sup>59</sup>; Ausone<sup>60</sup>, né à **Burdigala**, c'est-à-dire à Bordeaux, et dont la mère était d'origine tarbelle<sup>61</sup>, donne à ce golfe le nom de **Tarbellicus Oceanus**, et Lucain, celui de **Tarbellicus aequor**<sup>62</sup>. Ptolémée<sup>63</sup> les étend jusqu'aux Pyrénées, et le poète Tibulle<sup>64</sup> appelle cette partie de la chaîne **Tarbella Pyrene**.

Pline l'Ancien donne aux **Tarbelli** le surnom de **quatuorsignani**; cet auteur est le premier qui parle de cette ville sans la nommer d'une manière expresse, lorsque parlant des eaux minérales de la Gaule, il mentionne celles qui sont **in Tarbellis Aquitanica gente**<sup>65</sup>. Dans la Notice des provinces de la Gaule<sup>66</sup>, **civitas Aquensium** est nommée immédiatement

<sup>56</sup> La ressemblance du nom de ce petit peuple aquitain, à l'origine du nom de la province appelée **Aquitania**, avec celui d'un peuple ibérique cité par Macrobe est surprenante. Macrobe ou **Macrobius** écrit en effet dans son ouvrage intitulé **Les Saturnales** ou **Macrobii Saturnalia**, lib. I, XIX, 5 : **Accitani etiam, Hispana gens, simulachrum Martis radiis ornatum maxima religione celebrant, Neton vocantes**, « Les Accitains, nation espagnole, honorent très religieusement, sous le nom de **Neton**, le simulacre de Mars orné de rayons ». Les **Accitani** étaient les habitants d'**Acci** (act. Guadix, province de Grenade, Andalousie), cité appartenant à la nation ibérique des **Bastitani** selon Ptolémée, II, 5.

<sup>57</sup> **Itinerarium Antonini Augusti : Itineraria Romana**, vol. I : **Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense**, Ed. O. Cuntz, 1929, Ed. Stereotypa, Stuttgart, 1990, pp. 1-75. Deux voies, au début de notre ère, reliaient **Burdigala** (Bordeaux), capitale des **Bituriges Vivisci**, à **Aquae Tarbellicae** (Dax), capitale des Tarbelles. Leur existence est attestée dans une sorte d'indicateur routier appelé l'**Itinerarium Antonini Augusti**, établi au début du III<sup>e</sup> siècle et par la suite complété et compilé à la fin du siècle, sous Dioclétien et Constantin. L'unité employée est, non le MP romain ou mille pas doubles, soit 1480 mètres, mais la lieue gauloise de 2.222 mètres (gaul. **leuga**).

<sup>58</sup> Ablatif de la forme **Aquae Tarbellicae**, lequel nom correspond à celui de **Dax**, dont la dénomination vient, on le sait, d'**Aquis**, du latin **aqua**, décliné à l'ablatif pluriel, soit **aquis**, forme que conserve toujours la langue basque. En effet, en basque, toujours suivant Oyhénart, on nommait autrefois, et encore aujourd'hui, cette ville **Akize** < lat. **aquis**.

<sup>59</sup> Strabon, IV, 2, 1 : « **En général, tout le long de l'Océan, le sol de l'Aquitaine est sablonneux et maigre, et, à défaut des autres céréales, ne produit guère que du millet pour la nourriture de ses habitants. C'est aussi sur les côtes d'Aquitaine que l'Océan creuse le golfe qui forme, avec le golfe Galatique du littoral de la Narbonnaise, l'isthme dont nous avons parlé : comme celui auquel il correspond, le golfe de l'Océan porte le nom de Galatique** ».

<sup>60</sup> A la fin du IV<sup>e</sup> siècle, Ausone ou **Ausonius** appelle l'**Aturrus** ou l'Adour **Tarbellicus Aturrus** dans un de ses poèmes, celui descriptif et historique intitulé **La Moselle** dont voici l'extrait : **Insanumque ruens per saxa rotantia late In mare purpureum, dominae tamen ante Mosellae Numine adorato, Tarbellicus ibit Aturrus**, « Et ce torrent furieux qui se précipite en bondissant au loin de rochers en rochers, l'Adour des Tarbelles devra rendre hommage à la divinité de la Moselle sa souveraine, avant d'entrer dans la mer étincelante », **Idylles, X, 147**. Voy. également la lettre d'Ausone à Paulinus, **Lettres, XXIII** : « Et quand donc à mon oreille retentira cette nouvelle ? "Voici ton Paulinus qui arrive ! Déjà il quitte les cités neigeuses des Ibères ; déjà il foule les champs des Tarbelles" (...) ».

<sup>61</sup> Voy. Annexes.

<sup>62</sup> **Lucani Pharsalia**, lib. I, vers. 420. « (...) **et ripas Aturi, qua littore curvo // Molliter admissum claudit Tarbellicus aequor**, « et les rives de l'Adour, là où le pays tarbelle reçoit mollement dans son golfe arrondi la mer qu'il emprisonne ».

<sup>63</sup> Ptolémée, II, 1, 7, 8, 11.

<sup>64</sup> Tibulle, **Albius Tibullus**, vers 55-19 avant Jésus-Christ, voy. lib. I, élég. 7, vers. 9. L'auteur a donné son nom à un ensemble de poésies appelées **Corpus Tibullianum**.

<sup>65</sup> Pline l'Ancien, XXXI, 2, 4.

<sup>66</sup> **Notitia provinciarum et civitatum Galliae** dans **Recueil des Historiens des Gaules et de la France**, par Dom Martin Bouquet et ses continuateurs, Paris, 1738-1840, 20 vol. in-fol.

après la métropole de la **Novempopulania**, à savoir **Elusa**, l'antique Eauze. Grégoire de Tours fait mention de la ville de Dax sous le nom d'**Aquas** ou d'**Aquensem urbem**<sup>67</sup>. L'analyse des Itinéraires démontre que les **Aquae** qui se trouvent figurées mais non nommées dans la **Table théodosienne ou de Peutinger**<sup>68</sup>, près d'**Elimberrum / Iliberris / Eliberre** (act. Auch), doivent se rapporter à **Aquae Tarbellicae**.

### L'inscription de Sagonte

Au XIX<sup>e</sup> siècle, une inscription funéraire fut découverte en Espagne. Il s'agissait d'une épitaphe trouvée dans les environs de Sagonte en Espagne (CIL II, 3876 : ILER 6343), une localité située au cœur de la province de Valence. Par la suite, l'épitaphe fut malheureusement perdue. L'inscription a toutefois pu être datée avant de disparaître, « **parce que l'origine du dédicant est donnée par son nom ethnique, d'avant l'époque flavienne** »<sup>69</sup>. Celle-ci mentionnait de façon explicite l'origine de l'individu concerné par cette épitaphe. L'**origo** ethnique du défunt indiquait en effet qu'il s'agissait d'un Tarbelle : **Lucius Valerius Muntanus Tarbellus**. L'inscription complète était :

**L. VALERIVS MVNTANVS  
TARBELLVS IIII S[ig] NANVS**<sup>70</sup>  
**DOMV NARB(one).....**

.....

Soit en français :

« **L. Valerius Muntanus** (soit « montagnard »)

Tarbelle des quatre signes

maison Narb. ».

On pense en outre qu'il était originaire de l'actuel Pays Basque continental car, comme on peut le constater à la lecture de l'inscription, celle-ci indiquerait également, selon certains auteurs, son domicile : **Domu Narb**.

Or, le village d'Arbonne en Labourd, **Arbona** en langue basque, s'appelait jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle **Narbona** (**Narbona**, 1188-1194, en gascon **Narbonne**, 1349<sup>71</sup>) et il n'existe, de l'avis général, aucun autre endroit en Aquitaine portant un tel nom. Notons enfin, à titre de curiosité que non seulement notre Tarbelle résidait en plein cœur du pays des Ibères, mais qu'il s'y fit également enterrer.

### Les parlers continentaux : « navarro-labourdin » et souletin

<sup>67</sup> Grégoire de Tours, VII, 31 ; VIII, 32.

<sup>68</sup> **Tabula Peutingeriana**, § I.

<sup>69</sup> Tobie, J.-L., 1991, « A propos de l'antiquité de Bayonne », dans **Histoire de Bayonne sous la direction de Josette Pontet**, Ed. Privat, pp. 9-23, voir p. 19.

<sup>70</sup> La dénomination de **Tarbelli quatuorsignani** (« Tarbelles aux quatre signes », étendards ou peuples) indiquait que ceux-ci devaient fédérer quatre tribus. Signalons également Pline cite également parmi les peuples aquitains les **Cocosates sexsignani**, c'est-à-dire « aux six étendards » ou tribus. Ils habitaient au nord des Tarbelles, c'est-à-dire l'actuelle région des Landes appelée le Marensin.

<sup>71</sup> Le nom labourdin a dû perdre par la suite, signale Orpustan, « la nasale initiale » par analogie avec les nombreux toponymes basques à **arb-** initial, cf. Orpustan, 2004, **Nouvelle toponymie basque**, § 16, p. 15. Le nom identique en outre à celui de la localité ibérique appelée de nos jours **Narbonne** (Aude, Languedoc-Roussillon).

Si on part du principe que les dialectes basques méridionaux, plus précisément les parlers guipuzcoans et biscariens, ne peuvent raisonnablement résulter que d'un phénomène de substrat, il est légitime de se poser la question suivante : quelle peut être alors l'origine des dialectes basques continentaux, à savoir des dialectes dits « navarro-labourdin » et souletin ? Résultent-ils eux aussi d'un phénomène de substrat ?

Un élément que l'on peut qualifier, sans grand risque de se fourvoyer, d'« irréfutable » est le suivant : les dialectes basques continaux ou aquitains sont encore de nos jours parlés au sein du territoire des Tarbelles de l'Antiquité, dans la partie méridionale. En d'autres termes, la partie sud de l'antique territoire tarbellien, telle que nous l'avons décrite précédemment, correspond de façon surprenante aux limites des dialectes basques aquitains !

En effet, à l'occident le territoire tarbelle se trouvait limité par l'Océan, une région où est encore parlé de nos jours le labourdin et à l'est, le pays tarbellien englobait le pays de Soule mais n'allait pas au-delà, autrement dit la frontière linguistique entre le dialecte basque souletin et le parler béarnais semble parfaitement correspondre à l'ancienne frontière orientale du territoire des Tarbelles — on part ici du fait, admis par la plupart des savants, que le petit peuple des **Suburates**, appelés également **Sibusates** ou **Sibulates** par Jules César, **Sybillates** par Pline l'Ancien, étaient les habitants de l'actuelle province basque connue sous le nom de Soule, au Moyen-Âge **Subola**, en basque **Zuberoa**, et que ceux-ci constituaient une « sous-division » tribale des Tarbelles.

En résumé, quelques éléments semblent être tenus pour acquis : les **Tarbelli**, lesquels constituaient le plus puissant des peuples de l'**Aquitania** de César, appelée par la suite **Novempopulania**, étaient divisés en plusieurs tribus dont seule une d'entre elles nous est connue, celle des **Suburates / Sibulates / Sybillates / Sibusates**, c'est-à-dire, à n'en pas douter un instant, les ancêtres des actuels Souletins.

Mais de combien de tribus était constitué le peuple aquitain des Tarbelles ? La réponse paraît être indubitablement : quatre.

C'est Pline qui nous l'apprend : **Tarbelli quatuorsignani**, soit en français « Tarbelles aux quatre signes », c'est-à-dire d'après Tobie, quatre étendards, peuples ou tribus. Et l'épithète trouvée au XIX<sup>e</sup> siècle à Sagonte, en Espagne, ne fait que nous confirmer la véracité des dires de Pline — l'épithète disait en effet **...TARBELLVS IIII S[ig] NANVS... !**

Or, et cela est tellement surprenant qu'on ne peut le passer sous silence, combien existe-t-il de dialectes historiques dans le domaine linguistique basque continental ou aquitain ? La réponse est également simple : quatre. A savoir : le labourdin, le bas-navarrais occidental, le bas-navarrais oriental et le souletin<sup>72</sup>.

Ces dialectes cispyrénéens, attestés de tout temps, en tout cas de mémoire d'homme puisque manifestement à l'époque de Dechepare ils existaient déjà, et pour ce qui est de l'époque d'Oyhénart sans aucun doute, pourraient-ils résulter d'un phénomène de substrat ?

Pourraient-ils correspondre à une partie, en l'occurrence la méridionale, du territoire de ces quatre tribus constituant, au dire de Pline, les peuples des Tarbelles ?

Le peu d'éléments dont dispose la communauté savante ne permet pas à ce jour de l'affirmer, car à l'exception notable du cas concernant les Souletins, dont on peut supposer

<sup>72</sup> Dans le cadre de notre hypothèse de travail, les dialectes baztanais, aezcoan, salazarais et roncalais sont respectivement considérés comme étant historiquement des « sous-dialectes » des dialectes labourdin, bas-navarrais occidental, bas-navarrais oriental et souletin comme le signalait, entre autres, le savant bascologue René Lafon, cf. « Sur la place de l'aezcoan, du salazarais et du roncalais... », **Vasconiana - Iker 11**, 1999, pp. 703-723, pp. 708-709 ; voir également du même auteur **Pirineos XI**, 1955, pp. 108-133

raisonnablement que les **Suburates** de l'Antiquité étaient les ancêtres, ni le territoire ni le nom des autres tribus tarbelliennes ne nous est connu, mais il n'en reste pas moins que les faits sont curieux, voire concordants.

Un fait paraît cependant quasiment acquis ou, du moins, semble extrêmement probable : le territoire où est parlé de mémoire d'homme le dialecte souletin correspond à la vallée appelée au cours du Moyen-Âge **Subola**, c'est-à-dire l'actuelle vallée du pays de Soule. Ici « il semblerait » qu'il y ait concordance quasi parfaite entre d'une part une des tribus tarbelliennes (les **Suburates** ou **Sibulates**), un territoire géographique naturel (la vallée du pays de Soule<sup>73</sup>) et un dialecte basque (le souletin)<sup>74</sup>.

D'autre part, de nombreux auteurs pensent par ailleurs, et c'est là également notre avis, que le nom autochtone, quoique « latinisé » du point de vue phonétique, de **Lapurдум** ne désignait pas l'actuelle ville de Bayonne mais plutôt le pays des **Lapurtar** de l'Antiquité, c'est-à-dire probablement le territoire des Labourdins ou plutôt des « labourdinophones »<sup>75</sup>.

Les éléments qui permettent de le penser sont les suivants :

L'existence du site de Bayonne est attestée par une enceinte romaine du V<sup>e</sup> siècle (d'après la **Notitia dignitatum imperii romani** datant de 340-420 après Jésus-Christ) de 1120 mètres de périmètre renfermant un espace de six à sept hectares, les textes mentionnant ce siège du tribun de la cohorte de Novempopulanie en ces termes : **In provincia Novempopulana tribunus cohortis Novempopulanae Lapurdo**.

La première difficulté à laquelle les historiens sont confrontés est la suivante : « **Lapurдум** a-t-il vraiment été le nom de la ville actuelle de Bayonne, ou a-t-il toujours désigné le territoire dont elle fut la "capitale" et dont elle reste le centre administratif et économique ? »<sup>76</sup>. Selon Eugène Goyheneche, le nom de **Baiona** désignait la ville, le port et la cathédrale et celui de **Lapurдум** n'était rien d'autre qu'une désignation territoriale (équivalant vraisemblablement et **grosso modo** à la province basque appelée Labourd, en basque **Lapurdi**<sup>77</sup>), ce qui implique que bien avant son apparition dans les documents le nom de Bayonne existait déjà, et probablement depuis très longtemps puisque « la ruine de la civilisation urbaine et des **civitates** romaines, provoque l'effacement sinon la disparition du

<sup>73</sup> Anne Zink précise que la « Soule est une vallée pyrénéenne de soixante-neuf paroisses qui constituait seule un pays », in « La vie en Soule au temps d'Oihénart », **Iker** 8, 1994, pp. 653-671, p. 653.

<sup>74</sup> Au début des années cinquante, René Lafon signalait déjà cette concordance quasi parfaite lorsqu'il écrivait : « Dans le cas le plus favorable, qui est celui de la Soule, les limites du dialecte ne se distinguent de celles de l'ancienne province que sur quatre ou cinq points », cf. **op. cit.** p. 715.

<sup>75</sup> Le terme « labourdin » devant être pris en effet dans le cas présent non pas dans son acception territoriale moderne mais linguistique puisqu'il ne peut s'agir en aucun cas, d'après l'hypothèse développée présentement, du territoire géographique actuel constituant l'actuelle province du Labourd.

<sup>76</sup> Goyheneche, E., 1973, « Lapurдум et Baiona », **Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne**, n° 129, pp. 85-92, voir p. 85.

<sup>77</sup> Le nom antique d'Auch apparaît dans les sources classiques sous plusieurs formes : **Eliumberrum** d'après Méla, III, 2 ; **Eliberre** (ablatif de **Eliberis**) d'après la **Table de Peutinger** ; **Climberrum** pour **Elimberrum** d'après l'**Itinéraire d'Antonin**, 462. Ici il est acquis pour tous les auteurs que **-berrum** est l'adjectif basque **berri**, « nouveau, neuf, nouvelle » apparaissant sous une forme « latinisée ». En outre, le nom antique **Hungunuerro** (pour **Hunguberro**), nom d'une localité mentionnée par l'Itinéraire dit de Jérusalem sur la voie romaine de Toulouse à **Eliberis** (act. Auch), est l'ablatif de lieu de la forme « latinisée » **Hunguerrum** (pour **Hunguberrum**). C'est pourquoi il est tout à fait possible que les formes attestées au début de notre ère **Lapurдум** / **Lapurdo** (ablatif de lieu) soient également issues d'une forme autochtone **Lapurdi** au même titre que les formes « latinisées » **-berrum** / **-uerrum** / **-uerro** le sont de **berri**. Or, on le sait, cette forme **Lapurdi** existe puisque c'est la forme basque originelle du nom de l'actuelle province du Labourd !

nom des villes devant les noms régionaux, après quoi la renaissance des villes du début du Moyen-Âge fait réapparaître dans les documents le nom même de ces villes »<sup>78</sup>.

Il semblerait exister cependant un argument linguistique ne plaidant pas en faveur de l'hypothèse d'Eugène Goyheneche. Il s'agit de l'existence d'une expression latine apparaissant dans la **Notitia dignitatum imperii** citée auparavant et où le nom de **Lapurdum** apparaît décliné à l'ablatif : **Lapurdo**, « à, dans **Lapurd-um** ».

En quoi cette expression pourrait-elle constituer un argument ? Parce qu'en latin le lieu où l'on se trouve (réponse à la question **ubi**) se construit avec la préposition **in** suivie de l'ablatif, excepté pour les noms de villes et de petites îles qui eux se construisent au cas exigé mais sans la préposition **in**. Autrement dit, si nous étions en présence d'un nom de territoire, nous aurions dû avoir en latin la préposition **in**, mais non, ce qui est pourtant le cas, le nom de lieu décliné apparaissant seul, soit : **Lapurdo** ; à moins qu'il ne faille voir dans cette phrase des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles, ce que nous ne croyons pas, une hypothétique et en ce qui nous concerne du moins, totalement inconnue, tournure linguistique propre à la basse-latinité, c'est-à-dire au bas-latin ou latin vulgaire — d'autant plus hypothétique qu'on sait que durant cette époque les prépositions connurent en bas-latin un développement considérable.

Dans le texte cité auparavant, soit **in provincia Novempopulana tribunus cohortis Novempopulanae Lapurdo**, il doit donc être fait référence à une **civitas** et non pas à un territoire. Mais le fait que la Notice des Gaules ou **Notitia Galliarum** rédigée à peu près à la même époque, c'est-à-dire à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, ne mentionne à aucun moment, dans sa liste des cités situées **in proventia Novempolana** (au lieu de l'expression **in provincia Novempopulana**) une **civitas** du nom de **Lapurdum** ne permet pas, il est vrai, de comprendre quelle pouvait être exactement la situation. Le traité d'Andelot du 29 novembre 587 cite par contre **Lapurdo** parmi la liste des neuf cités qui furent rétrocédées à Chilbert II<sup>79</sup>. En conséquence, on ne parvient toujours pas à savoir ce qu'il en était vraiment : existait-il une cité du nom de **Lapurdum** ? Ou s'agissait-il uniquement du nom d'un territoire ? Ou bien encore d'un nom désignant les deux : la cité et le territoire environnant, à savoir le Labourd côtier ?<sup>80</sup> Jean-Luc Tobie, après avoir signalé que Michel Rouche est de l'avis que la cité de Labourd « n'a existé que sur le papier », ajoute, et nous sommes en accord avec lui sur ce point, que « **Lapurdum** semblerait avoir donc avoir toujours désigné le Labourd et non Bayonne »<sup>81</sup>.

Ces Tarbelles « **lapurtar** » ou Tarbelles du **Lapurdum** de l'époque romaine, quel que fût le nom qu'ils se donnaient à eux mêmes ou qu'on leur donnât de l'extérieur, auraient-ils pu dans ce cas constituer une de ces quatre tribus tarbelliennes ?

Tobie le croit fermement lorsqu'il écrit : « **Il ne fait aucun doute que le Labourd côtier est l'une de ces tribus [tarbelliennes] (alors connue sous quel nom ?) touchant aux**

<sup>78</sup> Goyheneche, E., 1973, « Lapurdum... », p. 90.

<sup>79</sup> Grégoire de Tours, **Historia Francorum**, livre IX, 20 : « **Pari conditione civitates Meldis et duas portiones de Silvanectis, Turonis, Pictavos, Abrincatas, Vico Iulii, Consorannis, Lapurdo et Albige domnus Chilbertus rex cum terminibus a praesenti die suae vindicet potestati** », soit : « ... par une disposition semblable le seigneur Chilbert, roi, s'attribue à partir du jour présent la possession de la cité de Meaux, de deux tiers de Senlis, de tours, Poitiers, Avranches, Aire, Couserans, Labourd et Albi avec leurs territoires ».

<sup>80</sup> Renée Goulard semble pencher pour cette solution dans un de ses articles : « **Wascones in plana descendunt... Civitas Lapurdum** », voir **Lapurdum II**, revue d'Etudes Basques, 1997, pp. 257-281, p. 265 : « **Labourd, revendiqué par le pacte d'Andelot par le roi Chilbert comme lui revenant en vertu des partages précédents, est une forteresse munie, le texte le précise, d'un territoire de commandement qui comprend au moins une partie du diocèse de Dax** ».

<sup>81</sup> Tobie, **op.cit.**, p. 10.

**Pyrénées, et que cette tribu est demeurée, pendant toute la période romaine, attachée à la cité de Dax »<sup>82</sup>.**

Autrement dit, on aurait eu là affaire aux ancêtres des actuelles populations parlant le dialecte labourdin et sa variante de la vallée du Baztan. Malheureusement, les éléments probatoires à l'appui de cette thèse, contrairement à ce qui se passe en ce qui concerne les cas bisciaïen et guipuzcoan, manquent pour l'établir avec force. Mais les faits dont on dispose sont néanmoins suffisamment nombreux pour en émettre au moins l'hypothèse.

L'idée selon laquelle l'existence même des quatre dialectes historiques du Pays Basque continental ainsi que la présence de leur prolongement naturel au-delà des Pyrénées (« sous-dialectes » baztanais, aezcoan, salazarais et roncalais) résulteraient d'un phénomène de substrat, c'est-à-dire que ces dialectes reflèteraient l'existence des quatre tribus tarbelliennes de l'époque romaine dont l'existence serait attestée par l'expression **Tarbelli quatuorsignani**, aurait au moins le mérite d'apporter un début d'explication à un fractionnement dialectal à bien des égards énigmatique ou, pour le moins, d'explication malaisée<sup>83</sup>.

Mais attention !

Cette hypothèse faisant appel à un phénomène de substrat, si elle semble d'une grande cohérence eu égard au peu d'éléments dont dispose la communauté savante, implique cependant un autre fait d'une importance capitale. En effet, qui dit phénomène de substrat dit obligatoirement arrivée de populations allogènes.

Bref, cela signifie en clair que ces tribus aquitaines tarbelliennes auraient été envahies et soumises par un groupe linguistique différencié. Or, il n'existe historiquement qu'une seule possibilité en ce qui concerne l'identité de ces envahisseurs, à savoir : les Vascons du haut Moyen-Âge qui après avoir envahi et soumis le versant aquitain, comme nous le signalent au demeurant les chroniques franques dans les années 580, plus précisément Grégoire de Tours<sup>84</sup>, y auraient imposé leur langue aux tribus tarbelliennes autochtones — et dont la ou les langues étaient peut-être constituées d'un ou de plusieurs idiomes aquitains apparentés au « proto-basque », quoique ce dernier point n'affecte ni n'influe en rien sur le sujet qui nous intéresse dans le cas présent<sup>85</sup>. Du point strictement théorique cela est en effet plausible, voire possible, sinon tout à fait probable. A moins évidemment de nier que nous sommes, en ce qui concerne la genèse de ces dialectes basques aquitains, en présence d'un phénomène de substrat. Mais étant donné que les explications de Koldo Zuazo sur l'origine des dialectes

<sup>82</sup> Tobie, *op. cit.*, p. 17.

<sup>83</sup> Au même titre que la partie méridionale des territoires caristes et vardules, la partie nord du territoire des Tarbelles, c'est-à-dire le territoire actuellement situé dans le sud-ouest du département des Landes, n'étant plus un territoire de langue basque depuis des siècles, on laissera en conséquence cette partie du territoire en dehors de notre hypothèse de travail. Un fait qui semble acquis cependant : cette partie des Landes semble bel et bien avoir été par le passé un territoire de langue basque comme l'atteste clairement la toponymie locale et comme s'accordent à le croire par ailleurs la quasi-totalité des auteurs s'étant penchés sur la question.

<sup>84</sup> Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, livre IX, 7 : « **Wascones vero de montibus prorumpentes, in plana descendunt, vineas agrosque depopulantes, domus tradentes incendio, nonnullus abducentes captivos cum pecoribus** », soit en français : « Les Wascones, jaillissant véritablement des montagnes descendent dans la plaine. Ils voient vignes et champs cultivés de leur population, mettent le feu aux maisons, enlèvent beaucoup de prisonniers avec les troupeaux ».

<sup>85</sup> En effet, cela n'entraîne aucune conséquence particulière dans le cadre de notre démonstration ou hypothèse substratique. Rappelons par exemple le cas des Bretons. Lorsque ceux-ci envahirent l'Armorique, c'est-à-dire l'actuelle Bretagne continentale, ils durent probablement, si on en croit bon nombre d'auteurs, trouver sur place des populations qui, comme eux, étaient également de langue celtique. Les spécialistes des dialectes bretons supposent par ailleurs que le dialecte vannetais résulterait également d'un phénomène de substrat.

basques, malgré l'ingéniosité de ces conjectures et l'érudition incontestable de l'auteur qui en est à l'origine, ont pour principal inconvénient de laisser sans réponse bien des questions, on ne parvient toujours pas, après avoir étudié toutes les possibilités s'offrant à nous, à trouver une explication cohérente, à l'origine des quatre dialectes basques historiquement attestés en Aquitaine si on n'accepte pas de retenir comme hypothèse de travail celle d'un phénomène de substrat.

En résumé, voici quelle aurait été la situation : au haut Moyen-Âge les Vascons se seraient propagés, comme le croyait déjà à son époque Oyhénart, d'une part vers l'ouest, c'est-à-dire dans le territoire des Caristes et des Vardules qui deviendront par la suite l'Alava, la Biscaye et le Guipuzcoa, en imposant leur langue aux populations rencontrées — avec lesquelles ils se seraient fondus donnant ainsi naissance aux dialectes biscaïen et guipuzcoan — et d'autre part vers le nord, c'est-à-dire en territoire aquitain, plus précisément dans le territoire historique des Tarbelles du début de notre ère, bref l'actuel Pays Basque aquitain.

### Avantages d'une telle hypothèse

1) Cela expliquerait pourquoi les anciens territoires des **Caristii** et des **Varduli** correspondent exactement aux actuelles divisions dialectales méridionales ; autrement dit, ces deux peuples de l'Antiquité se seraient mis à parler « proto-basque » tout en conservant dans leur manière de le parler certains traits de leur langue primitive et jusqu'à présent indéterminée, ce qui expliquerait la singularité du parler guipuzcoan et surtout celle du dialecte biscaïen.

2) Cela expliquerait pourquoi Jules César, relatant la conquête de l'Aquitaine menée par son lieutenant Crassus en 56 avant Jésus-Christ, parle des « hommes fournis par l'Aquitaine et le pays des Cantabres »<sup>86</sup>, ces derniers ayant accouru au secours des Aquitains, quoique certains y aient vu une erreur — peu probable cependant — de Jules César qui aurait « confondu » les Caristes et les Vardules avec les « Cantabres authentiques »<sup>87</sup>.

3) Cela expliquerait pourquoi il existe quatre dialectes historiques en Pays Basque aquitain : ils correspondraient aux territoires des quatre tribus tarbelliennes de l'époque romaine qu'ils reflèteraient en en constituant le « reliquat linguistique » à la suite d'un phénomène de substrat.

Le débat reste ouvert<sup>88</sup>.

<sup>86</sup> César, *De bello Gallico*, III, 26.

<sup>87</sup> L'hypothèse sur le « cantabrisme » présumé des peuples du Nord-Ouest de la Péninsule n'expliquerait pas cependant pourquoi les **Caristii**, les **Varduli** et les **Autrigones**, s'ils appartenaient véritablement à la nation des Cantabres, ne prirent pas part, pas plus que les **Vascones**, à la guerre que les **Callaici** (Galiciens), les **Astures** (Asturiens) et les **Cantabri** (Cantabres) de l'Antiquité menèrent contre Rome : une guerre qui dura dix ans (29-19 avant Jésus-Christ) et qui provoqua la venue sur place de l'Empereur Auguste. Il faudrait aussi supposer que les **Autrigones** n'auraient pas été affectés par cette présumée « vasconisation » dont nous avons fait mention puisque, semble-t-il, il n'existe pas d'éléments tendant à montrer un emploi autrefois de la langue basque dans ce qui constituait leur territoire, pays qui englobait les actuelles **Encartaciones** biscaïennes. Une autre possibilité effleurée, entre autres, par Julio Caro Baroja, est de supposer que les Caristes et les Vardules n'appartenaient plus à la nation des Cantabres tout en étant néanmoins d'origine « cantabroïde » (et non pas « bascoïde ») ou encore qu'ils n'étaient ni d'origine « cantabroïde » ni « bascoïde », leur origine restant indéterminée.

<sup>88</sup> On ne sait pas quelle était l'origine exacte des populations cantabres et asturiennes, pas plus que celle des populations galiciennes, excepté qu'il est acquis qu'il y avait parmi ces populations, comme au demeurant chez les Caristes et les Vardules, des populations d'origine celtique. On pourrait également admettre que les Caristes et les Vardules étaient d'origine « bascoïde » ou, si l'on préfère, qu'ils parlaient proto-basque, mais cela implique nécessairement, pour les raisons évoquées plus haut, que les dialectes appelés de nos jours biscaïen et guipuzcoan existaient déjà il y a deux mille ans, ce qui est également problématique.

## Les études génétiques

Il y a quelques années une équipe de chercheurs en anthropologie physique de l'Université du Pays Basque (EHU-UPV), Mikel Iriondo, María del Carmen Barbero et Carmen Manzano, a étudié le matériel génétique de huit cents personnes résidant dans dix-sept régions du Pays Basque. Ces individus avaient pour caractéristique commune le fait d'avoir tous leurs grands-parents (c'est-à-dire à la fois maternels et paternels, soit les quatre grands-parents) originaires de la même zone d'habitat, à savoir qu'ils étaient natifs d'un même territoire. Les **comarcas** étudiées ont été celles d'Uribe, Guernica, Marquina, Lea, Arratia, Durango, Deva, Tolosa, Urola, Goierri, Llanada, Montaña et vallées alavaïses, Rioja, Bidassoa, Pampelune et la région de la vallée de l'Ebre, c'est-à-dire en l'occurrence la Ribera navarraise<sup>89</sup>.

Le résultat est le suivant : il existerait « génétiquement parlant » trois grands groupes au sein de la population basque testée. Nous aurions d'une part les Biscariens et d'autre part les Guipuzcoans et les Alavaïses. Le troisième grand groupe serait formé par les Navarrais et accessoirement une partie des « Riojano-Alavaïses » dont fait partie la Rioja alavaïse, la zone la plus méridionale de l'Alava.

Or, ces trois groupes « génétiques » coïncideraient étonnamment avec les divisions dialectales telles que nous les connaissons depuis les travaux du prince Louis-Lucien Bonaparte mais également avec les divisions entre les **populi** du début de notre ère telles que nous les fait connaître Ptolémée, soit : le dialecte biscarien (correspondant au territoire des **Caristii**), le dialecte guipuzcoan (correspondant à celui des **Varduli**<sup>90</sup>) et les dialectes navarrais (correspondant à celui des **Vascones**).

Conclusion : il y aurait là une concordance « génético-dialectale » des plus surprenantes !

### Le projet de recherche dit HIPVAL

Ces résultats impliquent une « non-unicité » biologique des populations basques « historiques », c'est-à-dire des populations euskariennes d'avant les diverses vagues d'immigration qui ont eu lieu au cours de ce dernier siècle et dont une des principales conséquences a été de brouiller les cartes — plus de la moitié de la population basque actuelle n'est pas en effet issue directement de la population qui habitait le pays avant 1850.

Dernièrement, un autre projet de recherche a été mis sur pied : le projet de recherche dit **HIPVAL** pour **Histoire des populations et variation linguistique dans les Pyrénées de**

<sup>89</sup> Manzano C., Orue J.-M., De la Rúa C., 1996, **The 'Basqueness' of the Basques of Alava: A reappraisal from a multidisciplinary perspective**. *Am J Phys Anthropol*, 99, pp. 249-258 ; Manzano C., Aguirre A.-I., Iriondo M., Martín M., Osaba L., De la Rúa C., 1996, **Genetic polymorphisms of the Basques from Guipuzcoa: Genetic heterogeneity of the Basque population**. *Ann Hum Biol* ; 23, pp. 285-296 ; Manzano C., De la Rúa C., Iriondo M., Mazon LI., Vicario A., Aguirre A., 2002, **Structuring the genetic heterogeneity of the Basque population: A view from classical polymorphisms**. *Hum Biol* ; 74, pp. 51-74 ; Le Van Kim C., Mouro I., Brossard Y., Chavinié J., Cartron J.-P., Colin Y., 1994, **PCR-based determination of Rhc and RhE status of fetuses at risk of Rhc and RhE haemolytic disease**. *Br J Haematol* ; 88, pp. 193-195 ; Aubin J.-T., Le Van Kim C., Mouro I., Colin Y., Bigozzi C., Brossard Y., Cartron J.-P., 1997, **Specificity and sensitivity of RHD genotyping methods by PCR-based DNA amplification**. *Br J Haematol* ; 98, pp. 356-354 ; Mourant A.-E., Kopec A.-C., Domaniewska-Sobczak, K., 1976, **The distribution of human blood groups and other polymorphisms**. London, Oxford University Press ; Iriondo M., Barbero M.-C., Manzano C., 2003, **DNA polymorphisms detect ancient barriers to gene flow in Basques**. *Am J Phys Anthropol* ; 122 : 73-84.

<sup>90</sup> Correspondant en effet au territoire des Vardules qui englobait une grande partie de l'actuelle province du Guipuzcoa et la partie orientale de l'actuelle province d'Alava ainsi que la région occidentale de la Navarre où, cela doit être précisé, le dialecte guipuzcoan est encore parlé de nos jours. Bref, correspondant curieusement à un des trois grands groupes « génétiques » mentionnés auparavant, celui formé par les Guipuzcoans et les Alavaïses orientaux.

**l'Ouest**<sup>91</sup>. Ce projet consiste « en une étude de microévolution portant principalement sur la période postérieure à la néolithisation de cette partie du continent, laquelle se caractérise par la présence continue depuis le néolithique de populations parlant une langue non indo-européenne, le basque<sup>92</sup>, dans des territoires plus ou moins étendus de cette région. La recherche est fondée sur l'examen des polymorphismes classiques et ceux des ADN mitochondrial et du chromosome Y chez les populations autochtones de l'ouest pyrénéen (depuis la Bigorre et l'Aragon à l'est jusqu'à la Cantabrie à l'ouest, et depuis la Chalosse et le Pays Basque de France au nord jusqu'à la Rioja et la province de Burgos au sud). Elle se base sur l'existence des divisions linguistiques locales, qu'elles portent sur des langues romanes ou les dialectes du basque »<sup>93</sup>.

Les objectifs de cette recherche incluent les points suivants :

1) Contribuer à une meilleure compréhension de l'histoire des populations pyrénéennes et basques depuis le néolithique ;

2) Déterminer le degré de correspondance entre populations et variations dialectales dans le domaine aquitano-pyrénéen ;

3) Offrir éventuellement un mode d'évaluation de certaines hypothèses de chronologisation des divergences dialectales du basque ;

4) Constituer une base de données fiable et complète relative à ces populations pour tout type d'études à l'avenir consacrées à l'étude de leur histoire. Le territoire concerné par le projet HIPVAL s'étend des deux côtés de la frontière franco-espagnole, du nord au sud, depuis le Pays basque de France et la Chalosse jusqu'au Haut-Aragon, et aux provinces de Rioja et Burgos, et ensuite, d'est en ouest, depuis la Bigorre et le Haut-Aragon central jusqu'à la province de Cantabrie.

Le tramage effectué sur ce territoire couvre les zones suivantes :

1) Bigorre ; 2) Haut-Aragon ; 3) Béarn ; 4) Chalosse ; 5) Soule ; 6) Roncal et Salazar ; 7) Labourd et Basse-Navarre ; 8) Haute-Navarre de parler haut-navarrais septentrional ; 9) Baztan et Labourd sud-occidental ; 10) Haute-Navarre de parler haut-navarrais méridional ; 11) Gipuzkoa de parler guipuscoan ; 12) Gipuzkoa de parler biscayen ; 13) Alava ; 14) Rioja ; 15) Burgos ; 16) Biscaye de parler biscayen ; 17) Encartaciones ; 18) Cantabrie.

Dans chacune de ces zones cinquante individus masculins âgés d'au moins cinquante à soixante ans ont été sélectionnés, dont les quatre grands-parents, ainsi que dans la mesure où ils sont connus, les parents de la génération antérieure, sont tous natifs de la même zone. L'objectif est de parvenir à une représentativité pour la population de la zone dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Le critère de l'origine linguistique des patronymes est également pris en compte.

Enquête à suivre.

<sup>91</sup> Ce projet, que Bernard Oyharçabal coordonne à Bayonne pour le centre IKER (UMR 5478, CNRS / Université de Bordeaux 3 / Université de Pau et des Pays de l'Adour) rassemble des linguistes, des anthropologues et des généticiens des populations, appartenant à des laboratoires de l'Institut Pasteur (Paris), INSERM (Paris), INRA (Saint-Pée-sur-Nivelle), Centre hospitalier de la Côte basque, Universités de Bordeaux 2, Bordeaux 3, de Pau et des Pays de l'Adour, Universités de Pompeu Fabra (Barcelone) et du Pays Basque (Bilbao).

<sup>92</sup> Il s'agit là cependant d'une affirmation gratuite, voire d'une affirmation de type idéologique, car il n'existe à ce jour aucune preuve de la présence de la langue basque dans les Pyrénées occidentales à l'époque néolithique. Il ne s'agit en fait que d'une simple hypothèse de travail ne s'appuyant sur rien de concret. Ces prétendues preuves linguistiques n'ont jamais été présentées à la communauté savante.

<sup>93</sup> Le texte est tiré du site d'IKER : <http://www.iker.cnrs.fr/hipval.htm>

**Esquisse de « conclusion »**

Les études génétiques, aussi nombreuses soient-elles, ne pourront jamais véritablement résoudre la question concernant l'origine des dialectes basques. Ces études peuvent sans aucun doute apporter une contribution intéressante, elles peuvent constituer une aide, un point d'appui, corroborer ou infirmer partiellement certaines pistes de travail, mais étant donné qu'il s'agit avant tout ici d'un problème « historico-linguistique », c'est-à-dire relevant de la compétence des historiens et des linguistes, ces études génétiques ne pourront pas à elles seules résoudre définitivement ces questions de dialectologie.

Le phénomène de substrat ou théorie substratique n'étant pas applicable au cas par cas, c'est-à-dire disponible « à la carte », il n'existe qu'une seule alternative : soit ce modèle théorique est valable, soit il ne l'est pas. En d'autres termes, s'il est valable, comme semblent le croire de nombreux spécialistes de tout premier ordre, pour des territoires linguistiques tels que l'asturien, le catalan ou le gascon, il n'existe en conséquence aucune raison pour qu'il ne le soit pas également dans le cas basque, autrement dit en ce qui concerne la genèse des dialectes basques.